

JACQUOT, MON GEAI

Ce matin, Jacquot, mon geai, n'a pas piaulé, roucoulé, garrulé, ni battu les barreaux d'osier de sa grande cage pour tenter un essor vain vers une liberté qui lui est ravie.

Il est là sur son perchoir, pensif, dirait-on, comme un bougnat dont les affaires vont mal, et renfrogné, les plumes hérissées instinctivement, le bec pendant, triste ; il sent la pluie qui va venir :

C'est l'automne, la pluie et la mort de l'année.

Son œil mort ou plutôt son orbite vide purule encore un peu de la blessure ancienne, tandis que l'autre, le bon, dans la sclérotique bleuâtre entourée d'une couronne noire qui lui fait un monocle d'acier, a perdu momentanément l'éclat radieux des jours de soleil.

Malgré sa captivité, sa maladie, son infirmité devrais-je dire, il participe quand même, du haut de ce cinquième étage où je l'oblige à vivre avec moi parmi des odeurs qu'il doit juger épouvantables, à la vie de sa tribu et de sa race, à ses grands instincts, à ses frémissements.

Dans la chambre chaude, il a senti la pluie. Et pourtant il n'a vécu qu'une saison encore et ne sait rien de l'hiver ni de ses neiges, de l'automne ni de ses brouillards froids.

Son jabot blanc, immaculé, que deux tresses de velours noir attachent par les côtés, semble se rétrécir et se froisser dans le cou qui s'engonce, et il me regarde sans broncher, la première fois peut-être depuis huit jours qu'il s'est rendu compte de sa situation.

Si j'avais su pourtant, peut-être !...

Voici trois semaines que Jacquot est notre compagnon.

Je l'ai ramassé un midi, l'œil gauche crevé, arraché de son orbite, tout le côté meurtri sous les plumes par l'invisible sillage d'un plomb de quatre, du plomb fatal, abruti par la secousse terrible du coup de fusil et de la dégringolade dans les branches.

Je l'ai perché en liberté dans la cuisine après avoir condamné les chatières et expulsé les matous, les sales rôdeurs de gouttières de la campagne, affamés, voleurs, assassins par nécessité et par goût aussi.

Il faisait sombre dans la pièce comme dans sa tête, sa pauvre tête inclinée du côté malade, et il est resté morne, immobile, triste, inconscient, ne songeant ni à boire, ni à manger. Il boitait de la patte gauche ; l'aile non plus ne marchait pas, et c'était une loque de bête incapable de fuir ni de bouger, prête à tomber sous la griffe ou sous la dent du premier rôdeur forestier ou domestique qui eût passé à portée.

Mais je veillais. J'ai soigné Jacquot. Les gens me disaient :

— Il veut crever ! Tuez-le donc ! C'est bon à manger, le geai ; c'est même très bon avec des choux !

Pauvre bête, qui n'avait même plus l'instinct de fuir !

Dès le lendemain, il a mangé : quelques miettes de gâteau, des vers, un grain de raisin, et il a bu un peu aussi ; puis, je l'ai reperché comme on couche un enfant, et il est resté perché de nouveau jusqu'au repas suivant, et chaque jour je lui ai tendu la pâture, qu'il ne songeait guère à prendre. Il était toujours inconscient.

Mais le jour du départ est venu : on n'est pas rentier, hélas ! Laisser Jacquot là-bas pour lui faire rendre la liberté plus tard ?... J'y ai pensé ! C'était bien hasardeux dans un pays où la meilleure farce consiste à manger en civet le chat du voisin. Un geai, c'est embêtant à soigner, surtout quand il est si facile de lui

tordre le cou et d'écrire qu'il se porte bien. Et puis, il n'aurait plus pour le protéger une sentinelle vigilante comme ma femme, et les chats passent partout ; mon jeune Miraut est si fou, la chienne Finette, sa mère, si jalouse. Ah ! Jacquot ! quels dangers !

J'ai amené Jacquot ici. Il a voyagé en voiture, en chemin de fer, en taxi-auto ; il a été cahoté, bousculé, tripoté, interpellé ; il n'a rien vu, rien su, rien entendu, rien senti, sauf la douleur, la grande, la seule douleur de son œil arraché que je lavais de temps à autre sans qu'il se défendît, sans qu'il essayât de me piquer.

Je l'ai installé ici. Il avait vécu huit jours là-bas. La plaie se fermait lentement ; je me disais : il guérira, il mange ; l'autre œil reste clair, et, quand il se retrouvera valide, il sera tout naturellement apprivoisé et déjà familier avec nous.

Il a été quelques jours inconscient et sombre, puis un beau matin il a sauté tout seul sur le perchoir de sa cage, il a mangé, sans qu'on ait eu besoin de les lui tendre, le pain, les fruits et le foie qu'on mit dans sa mangeoire. C'est Toto chat qui n'était pas content qu'on prélevât sur sa réserve pour ce citoyen-là !

Et trois jours après, comme j'approchais de sa cage pour me rendre compte du point où en était sa guérison, il me regarda ahuri, avec un œil rond, effrayé, comme s'il ne m'avait jamais vu, comme si je ne l'avais pas déjà nourri et soigné pendant plus de quinze jours et que je n'eusse pas été pour lui un camarade.

Il s'élança avec impétuosité contre les barreaux, se cassa des plumes, hérissa son casque, poussa des « tchaie ! tchaie ! » colères, puis, me regardant de son œil furieux, il m'injuria gravement de « rrau ! rrau ! pier... rau ! aôh ! » et, ce faisant, il dressait le col et tournait avec un air méprisant d'hidalgo drapé dans sa sauvagerie.

Il ne consentit à se taire et à rester tranquille que lorsque je me fus retiré à une distance raisonnable de sa maison et de sa personne.

Et, dès lors, Jacquot nous a regardés, ma femme et moi, comme des ennemis. Seul, Toto chat ne l'effraie pas ; ils passent, la cage sur le parquet, de longues heures à se regarder, à chercher ce qu'ils sont, à flairer un mystère dont ils ne sont pas inquiets, bien sûr, mais qui les intrigue tout de même.

Chaque matin, quand il veut faire beau temps, Jacquot, avant notre lever, piaule et roucoule et bat des ailes ; quand il me voit approcher, il s'affole et piaille, un peu moins cependant maintenant. Je suis encore l'ennemi, ma main est terrible pour lui, lui qui se tenait, les premiers jours, de longues heures perché sur mon doigt et se laissait gratter gentiment le crâne.

Jacquot a repris conscience de sa vie d'autrefois : il ne sait pas quel trou dans le temps sépare les heures d'aujourd'hui du matin de jadis où il accourait joyeux dans la forêt à l'appel du braconnier qui l'a fusillé sur son chêne.

Hier, comme je voulais le prendre pour faire un dernier pansement à son œil malade, il s'est défendu avec acharnement et m'a tailladé les doigts de deux coups de bec ; mais il a moins peur tout de même et ne s'effraie plus quand sa maîtresse, flanquée de Toto chat, lui apporte sa ration.

L'an prochain, je lui ferai refaire le voyage, et je le relâcherai bien portant et robuste, et il retrouvera les geais du bois du Tuchevé, où j'entendis le coup de feu qui le démolit et sa plainte de détresse qui m'amena sur le lieu du drame.

Jacquot alors piailait entre les doigts du braconnier Kinkin, qui voulait en profiter, disait-il.

Kinkin n'en profita pas. Et mon Jacquot ne se doute mie qu'il m'a coûté, à moi qui ne suis guère bavard, un long discours à ce monsieur, une pièce de quarante sous, plus une tournée de

mauvaise absinthe que j'ai dû bel et bien ingurgiter chez le bistro de Longeverne.